

**Colloque
du Réseau Doctoral « GPS »
(« Grand Paris Sémiotique »)**

Le 19 octobre 2018
à Paris 8-Vincennes-Saint-Denis et
le 20 octobre 2018
à Paris 5-Paris Descartes

**Sémiotique,
implication,
engagement**

Résumés



Le 19 octobre 2018
à Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Sémiotique,
implication,
engagement

Résumés



Mot d'ouverture

Sémiotiques et sujets brûlants par Bernard Darras et Denis Bertrand

Le quadruple engagement de ces deux journées : un, la confrontation entre l'expansion politique du non-sens et les théorisations du sens ; deux, la question de l'engagement face aux « sujets brûlants », pour ceux qui s'adosent à des théories de la distanciation ; trois, l'échange entre des paradigmes sémiotiques séculaires (Saussurien / Peircien) mais qui se parlent peu ; quatre, la parole mêlée des doctorants et des chercheurs confirmés.

Denis Bertrand (Paris 8)

L'écriture inclusive : détour par l'immanence ?

Le principe d'immanence, qui prescrit au sémioticien ou à la sémioticienne de ne saisir son objet d'étude – l'objet de sens – qu'à travers ses seules relations internes, est aujourd'hui défié de tous côtés. La catégorie sémantique, dite existentielle, du sémioticien – *vie / mort ; non-vie / non-mort* – est interpellée par les débats sociaux intenses et conflictuels sur l'avortement (non-vie ?), sur l'euthanasie (non-mort ?) ou sur la PMA (chemin de la non-vie à la vie) : épargne-t-elle de prendre parti ?

Quant à l'écriture inclusive, quelles que soient les analyses immanentes sur la catégorie du genre grammatical, sur la praxis énonciative et sur l'usage, sur l'innovation linguistique et sur les sédimentations qui fondent l'intelligibilité partagée, il est inévitable pour tout un chacun – pour toute une chacune –, en écrivant, de prendre parti. On interrogera la théorie du langage sur cette question et on s'interrogera sur nos pratiques, sur leur portée, sur leur chance de refaçonner l'usage.

Bernard Darras (Paris 1)

Séduire, importuner ou harceler ?

Déconstruction des processus interprétatifs du sémioticien et de son jugement

Après une courte présentation épistémologique et méthodologique de la sémiotique pragmatique, nous aborderons la question brûlante du harcèlement sexuel et de ses limites à partir d'articles et de commentaires en ligne provoqués par un tweet diffusé par un groupuscule ultra-féministe. Ce tweet critique une fiction publicitaire du groupe Pathé-Gaumont qui exploite une situation de « séduction » dans ses salles de cinéma. Comment le sémioticien, ses croyances et ses valeurs, ses systèmes interprétatifs et ses méthodes sont-ils engagés et déstabilisés par cette enquête et ses défis ?

Jean-Didier Urbain (Paris 5)

De l'engagement dans l'ordinaire

Sémiotique de la culture et approches des réalités familiales. Une étude de cas

Dans le sillage de Georges Perec et de Michel de Certeau : l'exploration de « l'infra-ordinaire » pour l'un, le « refus de l'insignifiance » pour l'autre, la sémiotique de la culture s'engage – même quand elle traite du quotidien, de l'anodin, a priori du moins – à restaurer une vigilance. Une attention et une intelligence, qui redonne du sens au monde, quel qu'il soit, exotique ou familier, lointain ou proche. Il s'agit d'entretenir une acuité vite perdue (de vue) contre l'habitude, l'usure du regard, la paresse de l'esprit en un pays conquis qui se nomme le « chez-soi »...

Ici donc, on prendra le cas de l'évolution des pratiques photographiques à l'aune des progrès techniques (de l'argentique au numérique et du reflex à la tablette via le smart phone), en étudiant les mutations induites par ces prothèses optiques, lesquelles modifient nos relations visuelles et corporelles au monde. Notre conception de l'espace aussi. Car photographier, outre une vision, est un geste – un geste symptomatique qui signifie notre rapport au réel. À l'espace notamment ? Mais quel espace ?

Flore Di Sciullo (Paris 2. CARISM « Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaires sur les médias »)

Annoncer, énoncer, dénoncer : quand une revue d'art s'engage à dire le politique

Les éditoriaux la revue art press, 1972-2018

Notre communication, dans le cadre du second axe de réflexion « régimes d'énonciation et formes d'engagement », se propose d'étudier les manières dont *art press* [fondée en 1972 par C. Millet, H. Goldet & D. Templon] se saisit de la notion d'engagement, la revue ayant pour spécificité d'avoir toujours traité de même artistes et intellectuels, valorisant dès ses premières années de publication les artistes de l'art conceptuel comme les auteurs de la Nouvelle Philosophie. *Art press* forge son identité dans la revendication d'une critique d'art politisée, et prend régulièrement part à un certain nombre de controverses, notamment l'affaire Finlay (n°216, 1989), la censure de l'exposition « Présomés innocents » (n°270, 2001), ou plus récemment les suites de l'affaire Weinstein (n°451, 2018).

Nous considérerons ici les éditoriaux, dans la mesure où il s'agit du « genre axiologique par excellence[1] » constituant « la vitrine idéologique du journal[2] ». L'étude de ces textes nous permettra d'appréhender les choix rédactionnels d'*art press*, qui se comprennent dans une articulation de l'esthétique et du politique pour constituer une critique d'art « mâtinée de philosophie » et « très concernée par les luttes politiques[3] ».

À partir d'une analyse lexicométrique et iconographique de ce corpus, nous chercherons à exposer les différents dispositifs sémantiques, rhétoriques et visuels par lesquels la revue prend littéralement « parti », se voulant toujours dans une posture transgressive. Or, la figure canonique depuis l'après-guerre de l'intellectuel engagé a partiellement disparu, et le « mythe des avant-gardes » a laissé place à celui du postmodernisme et la « fin des grands récits et de leur fonction légitimante[4] ». De plus, comme le souligne Jacques Rancière, « Des concepts empruntés à l'arsenal marxiste ou léniniste (...) servent aujourd'hui le discours dominant du capitalisme[5] ». Partant, cette notion d'engagement telle qu'elle s'entend dans le monde de l'art nécessite une requalification idéologique que nous tenterons de mettre au jour.

Se poseront alors à nous différentes questions : Par quels mécanismes textuels et visuels cette identité politique de la revue s'exprime-t-elle dans cette rubrique ? Quelles sont les contradictions posées par ces affirmations ? Comment comprendre aujourd'hui le sens de l'engagement d'un artiste ou d'un critique d'art ? Quelle place peut occuper la revue d'art sur l'échiquier politique de la presse magazine contemporaine ?

[1] Lorda Clara-Ubaldina, « Les articles dits d'information : la relation de déclarations politiques », pp. 123-138 in *Semen*, 2001, p. 123.

[2] Herman Thierry et Jufer Nicole, « L'éditorial, 'vitrine idéologique' du journal ? », in *Semen* [en ligne], n°13, 2001, consulté le 26 mai 2016. <http://semen.revues.org/2610>.

[3] Millet Catherine, *Le Critique d'art s'expose*, Paris, Jacqueline Chambon, 1993, p. 21.

[4] Lyotard Jean-François, *La Condition postmoderne, Rapport sur le savoir*, 1974, Paris, Éditions de Minuit, p. 10.

[5] Rancière Jacques, « Politique et esthétique. Entretien réalisé par Jean-Marc Lachaud le 30 novembre 2005 », pp. 193-202 in *Actuel Marx*, n° 39.

Ludmila Boutchilina-Nesselrode (Paris 8 - EA 7322, Littérature, histoires, esthétique)

Structures sémiotiques d'engagement dans « J'accuse ! » d'Emile Zola et dans « Indignez-vous ! » de Stéphane Hessel

Qu'est-ce qu'on apprend, dans le domaine de l'engagement, du texte dont l'auteur se trouve impliqué dans une situation conflictuelle ? Le texte de Zola (1898) appartient au même genre de discours que le texte d'Hessel (2010). A un siècle d'intervalle, les deux textes jalonnent l'histoire énonciative de la culture humaine : « Mon devoir est de parler contre le crime social », dit Zola en protestant contre le pouvoir de la Justice d'Etat ; le « devoir d'indignation » est celui d'Hessel qui vote contre la prédominance des valeurs marchandes sur les valeurs universelles. Comment sont structurées les formes sémiotiques de ces deux prises de parole par un individu moral, la première face à l'autorité souveraine et la seconde adressée à la puissance de la multitude ? En quoi réside leur différence et qu'est-ce qui reste invariant dans les deux discours ? Qu'est-ce qui permet de les rapporter tous deux au même genre énonciatif ?

Je me propose de comparer ces deux actes à partir des données de l'analyse sémiotique aux différents niveaux de pertinence de la signification. La comparaison permet de dire que la différence entre deux discours est dans le plan de l'immanence. Chez Zola, l'engagement est l'acte de fidélité au droit naturel. Il s'enracine dans la théorie du contrat. Chez Hessel, c'est l'acte éducatif de mise en récit de vie au service d'une cause. La condition de l'énonciation est invariante pour les deux discours. C'est la relation de négation. La connaissance des structures de l'engagement sert à la formation de la compétence conflictuelle : capacité de maintenir la contradiction sous forme productive jusqu'à sa résolution, ou, en d'autres termes, capacité de résoudre les conflits par la non-violence.

Frédérique Krupa (Paris 1)

Sémiotique pragmatique et stéréotypes de genre dans les TIC

Comment les croyances de stéréotypes de genres et de technologie fonctionnent-elles pour maintenir la domination masculine dans les TIC ? En suivant les propositions théoriques du sémioticien C. S. Peirce (1839-1914), on considère que les cycles de *prise d'habitude* expliquent comment les croyances sous forme de stéréotypes sexuels sont utilisées pour donner un sens à notre milieu et influencer nos actions, généralement dans des processus rapides, automatisés et inconscients. Cette fabrication de sens est appelée sémiose et peut se produire à trois niveaux : la micro-sémiose où les stéréotypes de genre peuvent être appelés en tant qu'interprétants dans un signe ; la méso-sémiose qui est la fabrication de sens qui se produit à travers un réseau de signes, comme essayer d'accumuler un capital culturel ou un capital joueur ; et la macro-sémiose qui forme des idéologies de genre culturellement co-construites qui sont renforcées par des normes sociales dictant des professions, des comportements, des vêtements, des émotions et des intérêts appropriés pour les hommes et les femmes avec une croyance dans une dichotomie stricte de genre et de sexe. Nous explorerons comment ces stéréotypes de genre et de technologie se manifestent dans la production et la réception du modèle de réseau des parties-prenantes (Darras & Belkhamza 2016) afin de définir la technologie, de manière continue, comme une monoculture masculine à laquelle les autres (femmes, LGBTQ, minorités ethniques, etc.) doivent s'adapter mais dont ils ne peuvent jamais faire naturellement partie. Le milieu masculin des TIC n'est ni naturel ni neutre ; ces croyances réifient plutôt le contrôle masculin de la technologie et l'accès aux positions les plus précieuses et stratégiques des TIC. Le design entre en jeu à travers l'artefact des jeux vidéo pour renforcer les idéologies de genre.

Karen Brunel-Lafargue (Paris 1)

Signifier la responsabilité chez le designer graphique : Rencontre entre le cycle des habitudes et la moralité réflexive

Afin de recueillir et d'appréhender les significations de la responsabilité chez les designers graphiques, nous avons réalisé une étude qualitative à partir d'entretiens de groupes. Celle-ci nous a permis d'identifier une responsabilité qui fait sens comme habitude - au sens *peircien* - structurée par rapport à la représentation que se fait le designer des enjeux de sa pratique au sein d'un réseau de parties prenantes. L'analyse des discours collectés a permis de décrire comment la délibération et la modélisation morale peuvent s'imbriquer dans le cycle des habitudes des praticiens.

Daniela Brisolaro (Paris 1)

Design et sémiotique : valeur pédagogique et engagement politique

Le design, à travers ses processus et ses produits – porteurs de messages et de valeurs idéologiques – est une source essentielle de la majeure partie de la culture matérielle et immatérielle d'une société. Lié aux univers de l'économie, de la technologie, de l'art et de la politique, le design influence les modes de vie et la formation des identités. Prise en compte de ce qu'on peut appeler « une crise du sens » mondiale, cette communication vise à présenter, en utilisant le concept d'habitude chez Peirce, autant le design comme un agent politique dont les pratiques peuvent contribuer au changement de paradigmes socialement établis, que la sémiotique comme valeur pédagogique et instrument essentiel dans l'univers d'enseignement du design à la compréhension de ces processus.

Inga Velitchko-Topeshko (Paris 8)

Sémantisation des gestes dans le discours politique : analyse et engagement

L'exposé propose une analyse des gestes manuels accompagnant le message verbal et ses fonctions sémantiques dans le discours politique. Notre démarche s'inscrit dans le cadre des études sur les langages gestuels qui se manifestent aux côtés du langage verbal. Il s'agit d'identifier les régularités de l'usage et de la sémantisation des gestes au sein des mécanismes communicatifs.

Notre projet est d'inscrire la gestualité dans les stratégies de persuasion politique. L'analyse de la « manipulation gestuelle » permet d'aborder la problématique de l'influence et de la comprendre mieux. L'engagement du sémioticien ou de la sémioticienne serait alors une contribution explicative à la compréhension critique (cf. Paul Ricœur : « Expliquer plus pour comprendre mieux »). Par là, on se met en quête d'une « éthique de la lucidité » fondée sur des procédures d'analyse aussi objectives que possible, à faire partager. Le travail de l'analyse présente ainsi une forme de l'engagement (dessiller, désabuser, démasquer l'illusionnisme, etc.).

Le corpus choisi pour cet exposé comprend des extraits de discours de Donald Trump et de Jean-Luc Mélenchon, deux variantes culturelles de la gestualité politique.

Juan Alonso Aldama (Paris 5)

Du désengagement et de la défection : processus sémiotiques de désagrégation actantielle

Dans une logique sémiotique structuraliste et oppositive, la compréhension de la signification de la notion d'engagement passe nécessairement par l'étude des relations de cette notion avec son terme contraire, le désengagement ou la défection. Si nous voulons saisir les raisons sémiotiques des différentes formes de l'implication et de la fidélité à un programme d'action ou à une forme actantielle, il nous faudra comprendre également la manière dont ces mêmes formes se défont.

Le propos de mon intervention sera donc d'explorer de quelle manière l'engagement et la fidélité portent en elles-mêmes leur terme opposé, le germe de la défection. Comme George Simmel l'a très bien montré, toute société secrète, en construisant l'engagement à travers le serment imposé par le secret, crée les conditions de la trahison, car la polarisation sémantique née de la construction d'une catégorie fait nécessairement émerger les deux pôles de celle-ci et montre leur interdépendance intrinsèque.

Si la dissolution des formes actantielles est la manifestation narrative du désengagement, l'exploration de l'usure de la valeur de l'objet de l'engagement constitue une boîte noire de la signification de la défection. Par ailleurs, qui dit valeur dit valences, qui sont l'objet de tractations et d'équivalences de la part du sujet qui abandonne un projet collectif à la faveur d'un autre. L'étude de la valeur va de pair avec l'analyse des paramètres intensifs et extensifs (force et degré de l'engagement d'un côté, et champ d'investissement et étendue du même, de l'autre) avec leurs corrélations tensives converses ou inverses.

De l'interrogation sur la nature de la relation oppositive et tensile entre engagement et défection naît une autre question sur les rapports entre engagement et distance, entre adhésion sensible et passionnelle d'un côté, et participation distancée et analytique de l'autre. La relation entre partage sensible et jugement cognitif, concernant aussi les équivalences (convergentes ou divergentes) entre ces deux formes de saisie sémiotique du monde, pose également la question des conditions d'existence d'un engagement critique et du sens même de l'engagement : quel est le mode de présence et d'investissement – de l'embrayage absolu de la présence active au débrayage d'un présence à minima – du sujet dans son engagement ou, en d'autres termes, est-il nécessaire que celui-ci prenne la forme d'une implication totale du sujet allant jusqu'à sa dissolution dans l'actant collectif dans lequel il est impliqué ? Cela « implique » également, mais dans le sens logique cette fois du verbe « impliquer », la nécessité d'étudier les différents modes d'existence de l'engagement : du mode virtuel de celui qui donne sa parole de principe mais qui n'est jamais appelé à la mettre en pratique au mode potentialisé de l'engagement du sujet ayant été impliqué une fois mais qui par la suite restera « en latence », en attente d'être à nouveau actualisé si l'occasion ou les circonstances l'exigent.

Le 20 octobre 2018
à Paris 5-Paris Descartes

Sémiotique,
implication,
engagement

Résumés

Valérie Brunetière (Paris 5)

De l'analyse à l'acte :

sémiologie impliquée versus sémiologie appliquée ?

« Je suis un artiste dégagé »

(Pierre Desproges)

De la sémiologie impliquée à celle, appliquée, il peut n'y avoir qu'un pas ou bien un énorme fossé. Notre propos sera d'illustrer, à travers trois cas de figure, les modalités de cet écart entre l'analyse sémiologique clinique et ses effets dans/ sur la réalité sociale, politique, etc., en termes de décisions à prendre, d'actes à entreprendre, ... Analyse assumée par la sémiologue quand son étude l'engage ou engage un autre, vers un dire performatif.

Le courant *mainstream* en analyse du discours a produit un modèle d'interprétation à partir de la proposition aristotélicienne : il faudrait que l'émetteur du message prenne soin tout d'abord de construire son *ethos* (compris comme « image de soi »), avant de produire une argumentation convaincante (*logos*) qui ne manquerait pas d'avoir quelques effets émotionnels persuasifs sur le destinataire (*pathos*). Nous proposons, en parallèle de ce parcours qui peut valoir pour toute consultance sémiologique professionnelle, un autre modèle : il s'agit de repérer à quel point le *pathos* peut être au contraire l'amorce nécessaire d'une analyse sémiotique de la part du sémiologue, qui va ensuite étayer et transformer par le *logos* l'affect initial afin d'aboutir à une décision éthique, prise en *connaissance de cause*.

Camille Casale (Paris 1)

Le chercheur situé

La tentation de l'engagement mise à distance par les méthodes scientifiques

Le chercheur, un acteur pluriel. Engagement, neutralité, implication : retour épistémologique sur une enquête ethnographique

Cette communication vise à explorer les conditions de production du savoir, savoir situé dont les résultats sont intimement liés aux choix opérés par le chercheur. Mes recherches portent sur le monde social dans lequel j'ai grandi, la danse. J'enquête sur la santé dans la formation du danseur, thématique d'une grande actualité. Pour Charles Sanders Peirce, la croyance est liée à une règle d'action. En danse, cette règle s'appelle la tradition.

Pour ma thèse, j'ai réalisé une enquête de terrain, retournant dans cet univers qui catalysait mes rêves. Accueillie au sein d'une communauté engagée, vivant au rythme de l'école, la frontière entre neutralité, implication et engagement était ténue et la tentation de ce dernier, grande.

La sémiotique pragmatique est un puissant outil pour révéler les réseaux de significations. En permettant une mise au jour de la constitution des habitudes, elle peut participer et accompagner les changements en train de se faire. Cependant, l'engagement me paraissait incompatible avec la réalisation de mon enquête. S'engager aurait signifié prendre position, et fourvoyer la neutralité souhaitée. Quelles positions occupe alors le chercheur, lorsqu'il est si intimement lié au monde qu'il étudie ? Comment ressaisit-il ses dispositions parfois

contradictoires ? L'implication sans engagement, dans un souhait de neutralité, est-elle possible, et par quels moyens ? Le retour épistémologique sur mon enquête de terrain permet de dresser des pistes de réflexion.

Verónica Estay Stange, Raphaël Horrein (Paris 8)

Reculer pour mieux s'engager ?

Sémiotique et *Cultural studies*

« Prenez de la hauteur ! », rappelait souvent Greimas, posant le recul comme principe fondamental de la sémiotique. Si cette attitude va de soi face à des objets neutres du point de vue éthique ou politique – la soupe au pistou, par exemple –, reste-t-elle valable dans le traitement de sujets exigeant un engagement de l'analyste ? Comment se limiter à décrire, sans prendre position, des « corpus » tels que des génocides ? Portant sur les « pratiques culturelles » au sens large, les *Cultural studies* se confrontent à de telles thématiques « sensibles », prises en charge par des « *Area Studies* » spécifiques, qui assument d'emblée l'adhérence du sujet à son objet, au point que la constitution de ce dernier en champ de recherche peut être déterminée par la position politique du chercheur. À l'opposé de la visée objectivante de la sémiotique, les *Cultural studies* revendiquent une science « subjective et engagée ».

Mais, en revenant aux principes de notre discipline, peut-on envisager un « engagement objectif » ? L'éthos du sémioticien ne repose-t-il pas sur une dialectique entre engagement et recul ? Et, dans le rapport à l'énonciataire, s'engager personnellement dans le discours est-ce nécessairement engager l'autre ? À partir de l'analyse de deux champs concrets – *Surveillance* et *Memory studies* –, nous montrerons ce que le dialogue entre sémiotique greimassienne et « *Studies* » peut apporter aux chercheurs confrontés à des corpus à forte charge politique.

Ivan Darrault-Harris (Limoges)

S'engager en sémiotique :

un défi à relever ?

Nous appuyant sur l'histoire de notre propre engagement, nous tenterons une généralisation risquée en insistant sur les conditions si spécifiques et si peu rassurantes de ce type d'engagement sur fond de défi à relever.

Cet engagement revêtait de fait un triple aspect :

- *scientifique*, dans l'acte de fondation de la psychosémiotique, définie par Greimas, en 1979 dans son dictionnaire de Sémiotique, avec le statut peu dynamique de « vœu pieux » ;
- *politique*, car il s'est agi de rejoindre un service hospitalier inséré très intentionnellement dans la réalité sociale la plus défavorisée (installé dans un appartement HLM d'une ZUP) et accueillant pêle-mêle souffrances psychologiques, familiales et sociales ;
- *professionnel* : j'ai été, onze ans durant, le seul psychosémioticien engagé à temps partiel et rémunéré comme thérapeute par le Ministère de la Santé. De cette expérience, on cherchera à dégager quelques conclusions – ou ouvertures – théoriques.

